



HAL
open science

Métal et dignité : la vaisselle précieuse à Rome. Luxe, ostentation et propagande (Ier siècle avant J.-C. et Ier siècle après J.-C.).

Marie-Claire Ferriès, Julie Dalaison

► To cite this version:

Marie-Claire Ferriès, Julie Dalaison. Métal et dignité : la vaisselle précieuse à Rome. Luxe, ostentation et propagande (Ier siècle avant J.-C. et Ier siècle après J.-C.). Marie-Claire Ferriès; Maria Paola Castiglioni; Françoise Létoublon. Forgerons, élites et voyageurs d'Homère à nos jours. Hommages en mémoire d'Isabelle Ratinaud-Lachkar., PUG, pp.147-167, 2013. halshs-01429180

HAL Id: halshs-01429180

<https://shs.hal.science/halshs-01429180>

Submitted on 10 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Métal et dignité: la vaisselle précieuse à Rome

**Luxe, ostentation et propagande
(1^{er} siècle avant J.-C. et 1^{er} siècle après J.-C.)**

Marie-Claire Ferriès et Julie Dalaison¹

Nous sommes loin des beaux trépieds et de l'airain sonnante qu'Isabelle nous a fait découvrir lors des séminaires de Chambéry, mais les longues discussions que nous eûmes sur nos époques respectives restent vivaces dans notre esprit. Elle défendait la vitalité du printemps de l'Antiquité classique, nous vantions l'opulence de l'automne. Nos raisons se mêlaient de beaucoup de rires et de sentiments. Grâce aux métaux forgés et ciselés nous essayerons encore de construire un pont entre deux âges.

« Les ambassadeurs Carthaginois avaient dit que les Romains étaient entre eux les humains les plus généreux, car ils avaient dîné chez tous leurs hôtes dans la même argenterie »². Pline l'Ancien cite cette anecdote, remontant à l'époque héroïque de la première guerre punique, comme la marque de la mesure et de la frugalité des dignitaires romains. Alors, selon lui, l'argenterie n'était pas utilisée à des fins de promotion personnelle mais pour honorer les invités ; l'apparat servait uniquement

1. Université de Grenoble 2, CRHIPA et Université de Lyon 2, HISOMA.
2. Pline, *Histoire naturelle*, XXXIII, 50.



la grandeur de Rome³. Une génération plus tard, bien des choses ont changé quand Plaute évoque la présence d'argenterie sur les tables comme l'accompagnement obligé d'une belle réception⁴.

À la fin de la République, lors des grands événements civiques, les magistrats exposent leur argenterie familiale à leurs hôtes et à leurs clients dans des buffets ouverts, où l'on peut la manipuler pour la soupeser et l'examiner⁵. Verrès écume la Sicile à la recherche des pièces d'argenterie et de bronze de Corinthe aussi convoitées que les statues⁶. La vaisselle précieuse devient alors la marque d'un certain rang. L'engouement qu'elle suscite fait scandale et explique que sa possession et son ostentation soient encadrées dans les lois somptuaires successives aux côtés des produits de luxe. En effet, on assiste dans ce domaine comme dans les autres secteurs de la vie civique, à une escalade : le bronze de Corinthe et l'argenterie ancienne ne suffisent plus, il faut des ornements d'or et de pierreries aux plats d'argent voire, comble de l'extravagance, des pots de chambre en or. La faveur pour les services de table de prix apparaît toujours dans les sources littéraires, à l'appui d'une analyse morale des élites dirigeantes. En l'espace de quelques siècles l'argenterie, d'une marque de la grandeur collective de Rome, devient un élément de corruption individuelle.

L'enrichissement des Romains, le confort et le raffinement croissant du mode de vie des catégories aisées sont indéniables. Pourtant, ces discours moralisateurs demandent à être analysés et nuancés. En effet, les découvertes archéologiques montrent que la vaisselle métallique, d'argent et de bronze en tout cas, n'est pas l'apanage des plus riches, mais d'un usage très répandu jusque dans les milieux modestes, au premier siècle de notre ère. Il convient donc de comprendre ce qui, dans les pratiques sociologiques liées à son usage, constitue le véritable indicateur de l'appartenance à une élite. Effectivement, poètes, romanciers et moralistes montrent à l'envi que, de Lucullus à Trimalchion, la vaisselle d'or, d'argent ou de bronze est le moyen de mettre en scène le spectacle de sa *dignitas*. Enfin, il faut examiner, grâce à des services comme le trésor de Boscoreale, comment ces objets, au même titre que les intailles et les camées, peuvent transmettre entre commensaux connivents un message élaboré et, de ce fait, constituent un enjeu politique.

3. Les préteurs et les légats reçoivent une argenterie de l'État à l'occasion de leur gouvernement en province, Cicéron, *Verrès*², 5.
4. Plaute, *Aularia*, acte II, scène 4 : dernière réplique de Strobyle. C'est au III^e siècle que l'argenterie se répand : Morel 1963-4, p. 330.
5. À l'occasion de jeux publics, dont il est vraisemblablement responsable, Sisenna expose son argenterie pour honorer ses hôtes, quitte à poster des esclaves pour décourager les invités indéliçats, Cicéron, *Verrès*², IV, 15. Les Romains ont d'ailleurs un goût particulier pour les paires de vases qui sont destinés à l'exposition sur l'*abacus*, Morel 1963-4, p. 331.
6. Cicéron, *Verrès*², 4, 30-31.



La démocratisation des métaux

En lui-même, le bronze n'est plus un alliage précieux : il est d'un usage quotidien, ne serait-ce que par l'emploi des petites espèces monétaires, qui n'ont qu'une valeur fiduciaire. Les difficultés techniques posées par le seuil eutectique sont parfaitement maîtrisées. La possession de la vaisselle dans ce matériau est tout à fait commune en Italie, ce que confirment les sources littéraires et les fresques de Pompéi. Les objets de la vie courante en bronze sont produits en série⁷. Cependant, Pline l'Ancien distingue diverses qualités, il évoque des alliages plus ou moins appréciés en fonction de leur aspect et de la résistance des objets ainsi formés. Si le bronze campanien peut apparaître comme vil sur la table d'Horace, qui dédie sa satire à de hauts personnages⁸, il n'en est pas moins de bonne réputation aux yeux de Pline l'Ancien, pour son aspect brillant et sa solidité. L'appréciation est liée au rang du convive ou du lecteur et à l'usage qu'on lui destine : un tel bronze fait une belle marmite, mais un piteux calice – roi de la cuisine il est indigne du *triclinium*⁹. Seuls les bronzes grecs anciens¹⁰ et le Corinthe sortent du lot commun. Par ailleurs, l'*aes pretiosum*, le bronze de Corinthe est recherché avec passion par les amateurs. Ils parviennent même à distinguer, comme Marmurra chez Martial, le vrai du faux à son odeur, parfum que les gens vulgaires, comme Trimalchion, jugent désagréable¹¹. E. Dubois-Pelerin note que c'est « le trait caractéristique d'une échelle du luxe fine et codifiée au point de se livrer à ce type de subtiles pratiques »¹². La présence de vaisselle de Corinthe dans une maison est notée comme la marque d'un raffinement de bon ton à condition bien sûr que les œuvres n'aient pas été amassées avec frénésie, ce qui constituerait à l'inverse, une faute de goût¹³. La valeur qui lui est attachée ne tient pas à la matière première – car la quantité d'or et d'argent est infime, entre 0,5 et 3 % – mais au traitement chimique qui lui donne un éclat doré et une patine caractéristique¹⁴. Le mystère qui l'environne donne

7. Dubois-Pelerin 2008, p. 198-9; Rabeisen 2002, p. 316.

8. Horace, *Satires*, I, 6, v. 116-118.

9. Pline, *Histoire naturelle*, XXXIV, 95.

10. Une hydrie de bronze du v^e siècle, prix d'un concours en l'honneur de l'Héra d'Argos, retrouvée dans la maison de Caius Julius Polybius avait été soigneusement conservée et restaurée, Dubois-Pelerin, 2008, p. 199.

11. Martial, *Épigrammes*, IX, 60. Pétrone, *Satiricon*, L, 7. *uitrea non olunt* (comparés à du Corinthe).

12. Dubois-Pelerin 2008, p. 199.

13. Pline le Jeune, *Correspondance*, III, 1. Pline le Jeune vante la perfection de l'existence de Spurinna, qui s'astreint à une vie mesurée et à un *otium* philosophique. Le dîner arrive aussi soigné que frugal, servi dans une vaisselle d'argent massif et ancien. On se sert aussi couramment de la vaisselle de Corinthe, qu'il aime mais sans excès.

14. Giunlia-Mair 2002, p. 317 et 319.



du prix à sa possession. Pline lui prête une origine accidentelle dans l'embrasement de Corinthe lors du sac de Mummius en 146, croyance sans doute fort répandue puisque Pétrone s'en moque en faisant dire à Trimalchion que c'est Hannibal lors de la prise de Troie qui fut l'auteur de cette transformation¹⁵. Le fait que des esclaves et affranchis impériaux soient impliqués dans sa production confirme l'intérêt des élites¹⁶. On ne rougit pas de mettre sur sa table de la vaisselle usée, si c'est de l'airain de Corinthe¹⁷. On peut tuer pour lui, puisque cela occasionna la proscription de Verrès. Cependant, en dépit des affirmations des prétendus connaisseurs, la nature exacte du vrai Corinthe reste imprécise et laisse libre cours à de multiples fraudes ; Pline l'Ancien se moque des riches ignares qui voient du Corinthe dans tous les bronzes anciens, y compris ceux dont la fabrication est antérieure à l'invention du procédé¹⁸. C'est aussi Pétrone qui, d'une pirouette, « puisque mon esclave bronzier s'appelle Corinthe j'ai de l'authentique bronze de Corinthe », ridiculise son personnage mais aussi tous les fats qui se targuent de cette possession. Par ailleurs on a continué à fabriquer du Corinthe au moins jusqu'au III^e siècle de notre ère¹⁹. Le bronze de Corinthe est donc un cas à part dans les vaisselles métalliques. Il n'a pas de valeur en soi mais il en acquiert une par l'intérêt qu'on lui prête. Il est sujet de conversation, d'ostentation et sa possession ennoblit... ou ridiculise. Il est en soi une marque d'aristocratie car il est mystérieux et superflu.

Les vaisselles à manger (*escarium*) et à boire (*potorium*) en argent et en or ont en revanche une valeur en soi et font l'objet d'une thésaurisation. En outre, leur possession et leur ostentation sont codifiées comme le montrent d'une part leur insertion dans les stipulations de certaines lois somptuaires et d'autre part les réactions du public face à certains excès des élites dirigeantes. Valère-Maxime, Pline l'Ancien et Aulu-Gelle, sans parler d'écrivains grecs comme Plutarque, ont noté la

15. Pline, *Histoire naturelle*, XXXIV, 3, 2 et Pétrone, *Satiricon*, L, 5-6.

16. Les *corinthiari* de la famille impériale ne sont peut-être pas des producteurs mais peuvent être des conservateurs ou des réparateurs. Ils constituent à l'époque Julio-claudienne un groupe composé d'esclaves et d'affranchis, dont certains ont été légués par Agrippa, suffisamment puissants pour ériger un monument en 2 après J.-C. (*CIL*, VI, 33 768). On retrouve vraisemblablement Zoilus sur un autre monument (*CIL*, VI, 8756) en lien avec un autre *corinthiarius*, Neaporis (8757). D'autres apparaissent en lien moins direct avec la *familia* impériale, comme Captus, qui partage une plaque avec un esclave *atriens*, au voisinage d'affranchis de Livie (*CIL*, VI, 5847) et un autre affranchi lié à une famille proche de la *domus augusta*, L. Domitius Philognes (*CIL*, VI, 5900) mais de toute façon en lien avec des familles puissantes.

17. L'état des anses des vases de vieux Corinthe sont un des critères d'usure absolue que donne plaisamment Martial en guise de comparaison, IX, 58.

18. Pline, *Histoire naturelle*, XXXIV, 3, 2-3.

19. Comme le montre le manuscrit de Zosimos qui vécut au III^e s. de n. è. Il est vraisemblable que cette pratique a perduré jusque dans le Moyen Âge car le texte a été interpolé et commenté au IX^e s. et recopié encore au XV^e s. Giumlia-Mair 2002, p. 317.



progression graduelle de la vaisselle d'argent dans l'aristocratie romaine et dans les milieux fortunés entre le début du III^e siècle et le début du I^{er} siècle. Ces passages ont été amplement commentés, aussi ne nous arrêterons-nous que brièvement sur ce constat. En 275 avant J.-C., le redoutable censeur C. Fabricius Luscinus exclut du sénat l'ancien consul et dictateur Cornelius Rufinus qui possédait une vaisselle d'argent qui pesait dix livres (3 240 g)²⁰. Le censeur lui-même refusa de ses clients Samnites le cadeau de cinq livres d'argent²¹. Il est vrai qu'alors Rome était en pleine guerre contre Tarente et aimait à opposer sa frugalité vertueuse à la luxueuse corruption de la cité méridionale, comme le montre l'exemple parallèle de Curius qui reçut les Samnites avec un service de céramique. Valère Maxime qui rapporte cette anecdote souligne que, de son temps, la vaisselle de Rufinus passerait comme la marque d'une indigence digne du plus profond mépris, *inopia contemptissima*. Moins de dix ans plus tard les Romains ne reçoivent plus les Carthaginois en servant du brouet dans les écuelles, comme Curius, mais avec une « argenterie d'État » qui passait d'une table officielle à l'autre. Elle fait désormais partie du décorum ordinaire du pouvoir des magistrats et le demeure sous la République. Les gouverneurs reçoivent au début de leur mission une argenterie destinée à leur permettre de tenir leur rang en les décourageant d'emprunter de façon plus ou moins définitive celle de leurs administrés²².

C'est dans la sphère privée que l'argenterie a fait les progrès les plus considérables. À la fin de sa vie, Caton se targuait de n'avoir aucun vase d'un travail recherché, mais reconnaissait qu'il essayait des critiques à ce propos²³. En 161, le sénat dut statuer pour établir un plafond : lors des banquets réciproques que se donnaient les *principes ciuitatis* à l'occasion des *Ludi Megalenses*, ils ne pouvaient plus engager de dépenses supérieures à vingt as par personne (hors légumes, farine et vin), servir de vin étranger, ni utiliser une argenterie de plus de cent livres, soit 32,4 kg²⁴. Pour avoir une idée de ce que représente un service de ce poids, il faut le comparer à celui de Boscoreale, qui pèse en l'état actuel 91,5 livres romaines, soit près de 30 kg²⁵. Cette mesure apparaît comme la volonté de réguler les comportements de l'aristocratie afin qu'elle ne ressemble pas à une ploutocratie et, vraisemblablement, pour estomper les écarts de fortunes engendrés en son sein par un enrichissement inégalement réparti.

-
- 20. Valère Maxime, 2, 9, 4.
 - 21. Valère Maxime, 4, 3, 6.
 - 22. Cicéron, *Verrès*², 4, 5.
 - 23. Aulu-Gelle, 13, 23, 1.
 - 24. Aulu-Gelle, 2, 24, 2.
 - 25. Baratte 1989, p. 9-37.



Ce sénatus-consulte fut d'ailleurs relayé par plusieurs lois somptuaires qui réglementèrent les dépenses de bouche, notamment les lois Fannia et Licinia, Cornelia, Iulia, mais, après la loi Fannia, aucune ne revint sur le poids de vaisselle en argent. C'est sous Tibère que la question fut remise à l'ordre du jour. Les témoignages de Tacite qui attribue au Sénat cette initiative ou de Dion Cassius qui parle d'un édit de Tibère s'accordent toutefois sur le contenu, l'interdiction de la vaisselle d'or sauf pour les sacrifices. Cette mesure contenait une ambiguïté : les ornements d'or, *emblemata*, sur l'argenterie étaient-ils inclus dans cette mesure ? Tibère refusa de trancher, pour d'obscures raisons lexicales. Selon Tacite la discussion sur l'interdiction de la vaisselle d'or au sénat conduisit également à une proposition de réduction de la possession de l'argenterie. Ce zèle purificateur fut aisément balayé par le discours d'Asinius Gallus, brillant représentant de la très haute aristocratie augustéenne²⁶. Comme le souligna Gallus, l'accroissement de la vaisselle d'argent et du luxe alla de pair avec celui de l'empire. Il y eut un âge pour les Fabricius, un autre pour les Scipions ; la splendeur de la *Res publica* se reflétait dans la fortune des particuliers dont les familles avaient conduit l'expansion de Rome. Il est vrai que des personnages influents de la République ont fait l'acquisition de vaisselle précieuse à des prix qui ont défrayé la chronique :

- Caius Sempronius Gracchus possédait des dauphins d'argent dont le prix se montait à 5000 sesterces la livre, mais le prix total fait défaut ;
- Licinius Crassus, acheta deux coupes de Mentor pour 100 000 sesterces et un vase qui lui coûta 6000 sesterces la livre ;
- le tribun de la plèbe Marcus Livius Drusus possédait dix mille livres d'argenterie, soit trois tonnes d'argent.

Cette progression exponentielle est chiffrée par Eva Dubois-Pelerin : en cent vingt ans le seuil de possession tolérable a été multiplié par 10, puis par 100 en soixante-dix ans²⁷ et Drusus aurait eu mille fois plus de motifs d'être exclu du sénat par le sévère Fabricius. Pour nuancer ce propos il faut noter que ces exemples extrêmes sont pris dans un même groupe social et politique, celui des familles les plus puissantes de la *nobilitas* plébéienne qui comptent des magistrats très influents. Il convient de remarquer aussi que le fait d'être un tribun de la plèbe *popularis* n'entrave pas la recherche des objets luxueux et aristocratiques. Nous y reviendrons.

26. Tacite, *Annales*, II, 33, 1-3 ; Dion Cassius, LVII, 15.

27. Pline, *Histoire naturelle*, XXXIII, 141. Dubois-Pelerin 2008, p. 200.



Argenterie et patrimoine

La moyenne des possessions de l'aristocratie devait se trouver largement en deçà. Pourtant les chiffres avancés par les sources littéraires du premier siècle montrent que l'argenterie s'est banalisée. Ainsi chez Martial, comme chez Juvénal, trouve-t-on de multiples allusions aux objets d'argenterie. Dans les épigrammes ils figurent parmi les cadeaux de saturnales des clients de l'aristocratie et on apprend qu'un cadeau doit peser quelques livres pour ne pas trahir la lésine du protecteur. Il est très délicat de déterminer la part d'exagération dans ces poèmes qui expriment toujours plus l'outrance que la norme. Cependant, selon E. Dubois-Pelerin les objets d'argent, s'ils ne sont pas des objets d'orfèvrerie, ne sont plus considérés alors comme des objets de luxe pour les élites en raison de la baisse du prix de la matière première et du fait que les coûts de main d'œuvre sont dérisoires²⁸. Les aristocrates issus des provinces ont eux-mêmes des services de table magnifiques, comme Pompeius Paulinus, fils d'un chevalier romain d'Arles et descendant d'une famille gauloise (ses ancêtres « portaient fourrure » comme le rappelle peu charitablement Pline l'Ancien qui fut un des ses contemporains) qui embarquait dans son viatique pour les campagnes militaires douze livres d'argenterie. Or, il s'agissait d'un jeune préfet ou tribun qui n'avait pas encore entrepris de véritable carrière équestre.

L'archéologie pour sa part confirme que la vaisselle en métal précieux s'est démocratisée. La majorité des trouvailles faites dans la campagne pompéienne montre que des *uillae rusticae* modestes comptent quelques pièces d'argenterie, au moins une casserole en métal argenté, quelques cuillères. Mais, à l'inverse, les trésors des I^{er} siècle avant J.-C. et après J.-C. restent souvent modestes. La découverte du lac de Trasimène, le service de table de Tivoli ne se composent que de quelques pièces²⁹. Le service conservé au Musée Paul Getty regroupe quelques pièces magnifiques mais qui restent isolées tout comme les coupes de Hoby.

Les plus belles maisons de Pompéi ont livré à peine quelques objets ou quelques kilos d'argenterie, la maison de Méléagre, 4,69 kg, celle des Épigrammes 3,165 kg, ce qui ne représente pas plus que la vaisselle de Reginus, dont Valère Maxime indique qu'elle serait, à l'époque de Tibère, la marque d'une *inopia contemptissima*. Qui croirait que les coquettes *uillae* pompéiennes, de quarante-cinq pièces, sont

28. Dubois-Pelerin 2008, p. 202.

29. Oliver 1982, p. 52-53, le « trésor » du Lac Trasimène, daté du début du I^{er} siècle a.C., est constitué majoritairement d'objets de toilette, sauf des passoires ; le service de table de Tivoli se compose de 17 cuillers, 3 assiettes, 3 petites coupes, une paire à double anse, une timbale, un pichet à bec verseur (*trulla*).



des maisons modestes? Pourtant, seules quelques maisons ont dépassé le niveau des dix livres d'argent incriminés par Fabricius. La maison d'Inachos et de Io a livré une soixantaine de pièces d'argenterie pour un total de près de 10 kg mais on n'est pas certain du contexte de cette découverte, disproportionnée par rapport à la modestie de la demeure. La *uilla rustica* de Boscoreale a livré un trésor magnifique de cent-neuf pièces dont de véritables chefs-d'œuvre et deux qui peuvent être des cadeaux impériaux. Or, même si ce trésor était dissimulé dans le pressoir, quelques signes montrent qu'il avait été utilisé dans cette demeure relativement modeste et ne s'y trouvait pas par hasard. En effet, une pièce qui avait son pendant dans la partie cachée a été retrouvée dans les armoires du *triclinium* et elle attendait d'être restaurée³⁰.

La *uilla rustica* était au centre d'un domaine qui ne représente que cent jugères mais, dans ce terroir, cent jugères valent au moins 667 000 sesterces, selon les calculs d'E. Dubois-Pelerin; de plus, on retrouva cent mille sesterces en espèces auprès du trésor, ce qui représente la somme la plus importante trouvée dans ce contexte. Il s'agit donc de la propriété de quelqu'un qui appartient soit aux centuries équestres soit même à l'aristocratie sénatoriale. En effet, les fonds ruraux des membres de l'aristocratie sont rarement d'un seul tenant ni dans la même région³¹. C'est donc un des domaines possédés par le propriétaire de l'argenterie, peut-être en tournée d'inspection, car la demeure ne correspond pas au genre de vie ordinaire d'un riche propriétaire. Le seul trésor comparable est celui de la maison de Ménandre qui a été trouvé dans un contexte très différent. Les 119 pièces qui le composaient avaient été rassemblées dans un coffre pendant les travaux. Ce trésor a un propriétaire connu: l'édile Quintus Poppaeus. Nous avons ici pour la première fois de façon certaine l'argenterie d'un membre de l'élite civique³². Mais là encore nous sommes

30. Baratte 1989, p. 17.

31. Comme en témoigne l'exemple bien connu de Pline Le Jeune ou celui des agronomes romains, Columelle avait plusieurs propriétés en Italie, Baratte 1989, p. 15; Dubois-Pelerin 2008, p. 204-5.

32. Dubois-Pelerin 2008, p. 207. En effet, comme le soulignait Fr. Baratte, la majorité des noms trouvés sur des pièces d'argenterie sont des mystères prosopographiques. On a été tenté de reconnaître en Roscia et Sattia Publila Statia qui apparaissent dans le trésor de Tivoli des femmes issues de familles prosrites par Sylla. Oliver 1982, p. 52-63. Sans preuve cependant car ces noms sont très courants dans l'Italie du 1^{er} siècle. Nous ne savons rien du très généreux Q. Domitius Tutus qui dédia à Mercure dans le sanctuaire de Berthouville 8,812 kg d'argent, répartis en vases, canthares et gobelets de très belle facture, Lajoie 2008, p. 127-32. C'est un citoyen romain mais son *cognomen* est celtique et son *nomen* est assez répandu en Gaule alors que la provenance artistique du trésor est italienne et témoigne d'une culture classique car on y trouve la représentation de scènes de l'*Illiade* sur les *oinochôé*, Baratte, 1989, p. 63 sq., Lajoie 2008, 127-132.



loin des chiffres de Pline. Un des rares exemples comparables aux attestations de l'encyclopédiste provient d'un inventaire égyptien du 1^{er} siècle qui décrit 228 pièces qui pesaient au total plus de 310 livres, 102 kg. Dans les provinces occidentales, on trouve soit de très beaux objets isolés comme le canthare d'Alésia, soit des trésors, votifs comme celui de Berthouville, ou isolés comme celui d'Hildesheim, en Germanie libre datant de l'époque néronienne, mais ils n'atteignent pas les cent livres. Comment expliquer ce hiatus entre les données convergentes de la littérature des premiers siècles et les découvertes archéologiques ?

Il faut tout d'abord relever que nous n'avons certainement pas la totalité de l'argenterie des particuliers pompéiens. Poppaeus n'eût pas immobilisé son argenterie s'il n'en possédait une autre ailleurs. Le propriétaire de Boscoreale ne possédait vraisemblablement pas que cette maison et il n'a mis à l'abri que les pièces intactes en négligeant les pièces en cours de réparation. Par ailleurs, ce qui passait pour de l'indigence dans l'aristocratie romaine, sénatoriale ou équestre, pouvait apparaître aux yeux des notables d'Italie ou de province comme une confortable aisance. Nous touchons là à une difficulté importante, celle de mesurer la véritable échelle sociale romaine, indépendamment des ordres et des statuts civiques qui pouvaient regrouper des gens d'un niveau de vie très disparate. Les sources littéraires nous renseignent sur un milieu très étroit qui servait incontestablement de modèle aux couches inférieures de la société mais qui ne les représentait nullement.

François Baratte fait observer, à propos du trésor de Berthouville, qu'un bel objet d'argenterie offert à une divinité, isolé, n'est pas forcément l'indice de l'appartenance du propriétaire à une catégorie sociale élevée. Il peut constituer un cadeau exceptionnel, disproportionné par rapport à ses moyens habituels, ce qui traduisait l'ampleur de sa piété³³. Comme le résume E. Dubois-Pelerin : « La vaisselle d'argent est le signe d'un certain statut social mais posséder un vase en argent n'est pas le signe d'un luxe particulier »³⁴. Du reste elle a fait des calculs qui tendent à montrer que l'argent et même les petits objets en or sont à la portée de bourses modestes en estimant leur coût en journées de travail. Si les *egentes* qui vivent dans la peur du lendemain ne se permettent pas cette dépense, il n'en reste pas moins que l'argenterie est un bien commun aux élites et à la *plebs media* que Paul Veyne a

33. Dubois-Pelerin 1988, p. 87. C'est aussi le cas du trésor d'Alise, dont on peut retracer les vicissitudes, Lejeune 1983, p. 46-47.

34. Dubois-Pelerin 2008, p. 201. Baratte 2003, p. 206 et *sq.* se consacre à la question épineuse du lien entre vaisselle et statut dans l'antiquité tardive. Les problématiques ne varient guère mais la place de la politique est mineure pour les particuliers.



tenté de définir, vaste catégorie intermédiaire, aux frontières floues, éloignée du pouvoir civique mais qui se caractérise par un genre de vie qui va de la richesse au simple confort³⁵.

Il est vrai que contrairement au bronze de Corinthe qui n'a qu'une valeur relative, les vaisselles d'or et d'argent représentaient un investissement utile. Le poids des objets est fréquemment indiqué dans le monde romain comme dans le monde grec³⁶. Trimalchion n'est pas le seul à avoir une vaisselle dont le poids est affiché. Le travail d'orfèvre compte aussi dans des proportions notables comme l'ont montré les exemples des dauphins de Gracchus ou des coupes et du vase de Crassus, mais cela reste le fait de pièces ouvragées destinées à des collectionneurs richissimes. La majorité des objets ne vaut guère plus que son poids en métal précieux, c'est pourquoi c'est le cadeau par excellence d'un patron pour l'élite de ses clients. Martial traduit bien cet état d'esprit : s'il célébra le travail des orfèvres sur les coupes et vases collectionnées par ses patrons, il n'évoqua que le poids des objets qu'on lui offrait³⁷.

Dans des patrimoines dont l'essentiel se trouvait investi dans la terre, les liquidités étaient rares et souvent engagées dans des prêts à moyen terme. Par ailleurs le premier siècle avant notre ère est une période d'incertitude financière qui se traduit par l'irrégularité des émissions de pièces en bronze qui prennent alors une valeur fiduciaire, la banalisation du monnayage d'argent et la hausse des prix consécutive. C'est aussi une période de récessions brutales de la masse monétaire en circulation, en raison des craintes politiques alternant avec la mise en circulation brutale et excessive des métaux précieux issus des butins gigantesques comme celui de Pompée en 62 ou celui de César en 46. Les restrictions affectent toutes les catégories sociales comme l'attestent la question récurrente des dettes et la correspondance de Cicéron. Dans ce contexte, plusieurs anecdotes montrent que les objets d'argenterie servent de garantie pour obtenir des prêts ou de l'argent liquide. Un exemple amusant est rapporté par Plutarque : le père de Marc-Antoine voulait obliger un ami mais il lui était impossible de lui prêter la moindre somme, car sa femme, la redoutable Iulia, tenait les cordons de la bourse impitoyablement serrés ; pour sortir de ce dilemme, il fit disparaître un plat à barbe en argent et le donna à son ami. Hélas ! Iulia s'aperçut de la disparition et son époux dut piteusement avouer sa ruse pour empêcher qu'elle ne fasse mettre les esclaves à la question. Auprès de qui peut-on échanger son argenterie ?

35. Veyne 2000, p. 1176-7.

36. Gehrig 1982, p. 36 ; Cuvigny 2004, p. 183-200.

37. Baratte 1985, p. 626 arrive, pour de beaux objets qui ne sont pas des antiquités, à calculer que la valeur ajoutée peut représenter la moitié du prix.



En ce qui concerne les particuliers ce sont vraisemblablement les banquiers ou même l'atelier monétaire qui remplissent cet office. Un passage de Cicéron nous incite à le penser. Dans une lettre, il informe Atticus de l'envoi de l'un de ses mandataires, Philotinus, à l'atelier monétaire ou chez des banquiers, les Oppii, chercher de l'argent pour un départ imminent, contre un dépôt, bien sûr³⁸. Cicéron note qu'il a recours à ces extrémités parce que personne ne sort ses espèces dans un contexte aussi difficile. Cela permet de déduire qu'en temps normaux on trouvait sans peine des intermédiaires de toute sorte prêts à accomplir ces transactions qui devaient être courantes. L'argenterie était donc un investissement d'un triple intérêt : elle traduisait sur la table l'opulence de son propriétaire, elle constituait une réserve déclarée auprès du censeur et contribuait à la dignité censitaire de la famille, enfin elle se prêtait à un réinvestissement immédiat en cas de difficultés³⁹. Il se peut que la thésaurisation de la vaisselle précieuse ait été inversement proportionnelle à la confiance que les Romains avaient dans la richesse de l'État et la valeur de la monnaie. En ce cas, on comprendrait que les notables de Pompéi aient eu relativement peu de vaisselle de poids, préférant les belles pièces aux objets immédiatement échangeables, car les premières années des Flaviens semblent avoir constitué une période prospère, à l'opposé des chaos du siècle précédent. Mais cette remarque reste aventureuse car l'analyse des nombreux trésors du III^e siècle donne des indications plus troubles.

Une typologie complexe

Il ressort de ces remarques que posséder de l'argenterie, même une ou deux belles pièces isolées, ne suffit pas à faire du propriétaire un aristocrate car celle-ci constitue un investissement de *pater familias*, soucieux de maintenir la dignité de la famille et de la mettre à l'abri des vicissitudes du temps. Il n'en reste pas moins que nos sources évoquent une échelle des valeurs dans les parures de la table. La proposition de loi somptuaire d'Octavius Fronto à l'époque de Tibère fut balayée car elle proposait pour l'argenterie, entre autres, un plafond commun individuel. Asinius Gallus, son contradicteur, lui opposa une hiérarchie des possessions en fonction de l'ordre et de la place dans l'État.⁴⁰ Trois générations plus tôt, Cicéron

38. Plutarque, *Ant.*, I, 2-3 ; Cicéron, *Att.*, VIII, 7, 8.

39. Morel 1963-4, p. 333 souligne que les innombrables questions soulevées par les legs d'argenterie montrent l'importance de cet élément dans la fortune mobilière.

40. Tacite, *Annales*, II, 33. Durry 1962, p. 62-3 met en relation ce passage avec un autre, III, 52-55, où Tibère établit une gradation dans les valeurs entre les *nobiles* et les hommes de simple rang sénatorial, le luxe soulignant les différences internes à l'ordre sénatorial.



évoquait la relation entre rang et argenterie. Verrès avait dépouillé Cnæus Calidius, un chevalier romain de Sicile dont le fils était sénateur, en suggérant implicitement qu'il n'était pas d'un rang suffisant pour posséder une vaisselle de cette qualité. Cicéron le défendit en soulignant qu'il n'y avait pas tant de différence entre un chevalier et un magistrat qui avait acheté les votes des électeurs⁴¹. L'idée que l'on peut admettre une hiérarchie de la vaisselle qui reflète celle des ordres et des dignités apparaît donc comme un préjugé tenace qui n'est inscrit ni dans la loi, ni dans les faits mais imprimé dans les mentalités. Quelle est la définition d'une vaisselle précieuse aristocratique et qu'en attendent son propriétaire ou ses commensaux ? Le premier critère de différenciation, et le plus facile à repérer, est quantitatif. Le poids total, le nombre et la variété des pièces de vaisselle font la distinction entre les services communs et ceux des élites. La vaisselle d'argent de Pompée fut ainsi décrite par Cicéron « *permagnum optimi pondus argenti* »⁴². Lorsque les Étoliens voulurent honorer, ou corrompre, Q. Aelius Tubero Catus qui se contentait de vaisselle d'argile pour sa table consulaire, ils lui offrirent une vaisselle digne de son rang, c'est-à-dire, « *omnis usus uasa argentea magno pondere et exquisita arte fabricata* »⁴³. Nous avons vu plus haut que la valeur pondérale était la première qualité requise mais nous découvrons un autre critère : l'argenterie doit parer à tous les usages, le service doit donc être complet et non pas constitué de quelques objets d'argent mêlés à une vaisselle de terre ou de verre. Cette obligation apparaît profondément liée aux pratiques sociales. En effet, la frontière qu'établit Paul Veyne entre les plébéiens « moyens fortunés » et les aristocrates réside dans l'obligation envers la communauté. Les seconds sont astreints à l'évergétisme et aux repas publics ou protocolaires. Leur vaisselle doit répondre à cette obligation et prévoir suffisamment de coupes, de plats de services et d'assiettes pour une assistance importante et distinguée.

La définition de Valère Maxime nous conduit à un second critère : la valeur esthétique du service. Le témoignage de Cicéron abonde en ce sens : ce qui engendre le désir d'acquisition de Verrès, c'est la qualité du travail, « *bene facta* ». Durant les deux cents années qui nous intéressent, certains noms de ciseleurs restent des références absolues : Boethus, Apelles, dont on aurait deux *skyphoi* dans la maison

41. Cicéron, *Verrès*², 4, 45 : « *Non es dignus tu qui habes quae tam bene facta sunt, meae dignitatis ista sunt.* »

42. Cicéron, *Philippiques*, II, 66. Cela définit selon Cicéron non pas un amoureux du luxe « *luxuriosus* » mais pourtant quelqu'un d'opulent, « *abundans* ».

43. Valère-Maxime, 4, 3, 7.



de Ménandre⁴⁴, Mentor surtout, déjà mentionné pour les coupes de Licinius Crassus, qui a donné son nom à un type de *poculum*⁴⁵.

Pline l'Ancien atteste que la ciselure d'argent a eu ses artistes comme les arts majeurs qu'étaient la peinture et la sculpture, contrairement à l'or qui n'a jamais, d'après lui, rendu célèbres ses artistes. Ces œuvres issues de la toreutique hellénistique étaient recherchées avec passion comme le montre l'exemple tristement célèbre de Verrès. Cependant, le préteur a beau être un esthète et un connaisseur, il s'entoure de spécialistes du travail artistique, les *Cibyrateae fratres*, Tlépolème et Hiéron pour déjouer les faussaires, car dans ce domaine la plus-value engendrée par la signature dépassait la qualité intrinsèque de l'objet et du travail. La Sicile, l'Italie du sud et l'Asie étaient des endroits privilégiés pour faire collection, car ils étaient des centres de fabrication anciens⁴⁶. La vaisselle noble est celle qui compte des pièces d'un travail exquis et notamment les coupes gravées qui firent fureur à Rome de la fin de la République à la fin de l'époque flavienne, avant de passer totalement de mode. Ce qui fait le grand prix de certains vases ce sont les appliques qui sont enlevées systématiquement par Verrès : ainsi les habitants d'Haluntium rentrent chez eux avec une argenterie dénudée de ses ornements (« *excussis deliciis [...] argento puro* »). Quelles étaient ces *deliciae*? Vraisemblablement la partie amovible ciselée portant les décors qui s'emboîtait sur la coupe⁴⁷. On pouvait l'ôter sans rien endommager ce que montre l'exemple d'Eupolème un notable de Calacta, client des Luculli, qui servit un dîner dans une argenterie dont il avait retiré tous les ornements⁴⁸.

44. Maiuri 1933, p. 246. Il s'agit peut-être du ciseleur venu de Pergame actif à Rome durant la première moitié du 1^{er} s. a.C. (Athénée, *Deipnosophistes*, XI, 488, c-e mais il travaillait le bronze de Corinthe) ou d'un ciseleur contemporain. Dubois Pelerin 2008, p. 207-208.

45. Le sommet de la production des coupes de ce type se situe autour de l'ère chrétienne (15 avant J.-C.-20 après J.-C.) Williams, 2006, p. 45. Le fait que ses motifs de décoration soient très proches de motifs de l'arrétine, bien datée, étaye cette supposition. Ce pic est contemporain de la législation tibérienne sur l'or et peut-être sur les appliques d'or. Sur la production voir Baratte, 1986, p. 83-89; 1989, p. 63-75.

46. Cicéron, *Verrès*², 4, 30; Kuntzl 1982, p. 10-21.

47. La Warren Cup conservée au British Museum en offre l'exemple : elle se composait de 5 éléments, la coupe proprement dite en argent pur, et une seconde coupe fine décorée en haut relief, qui s'emboîtait sur la première. S'ajoutaient les anses et le pied. Ce système avait le double mérite de protéger la partie décorée très fragile et de faciliter le nettoyage, Williams, 2006, p. 7. Le trésor républicain de la Saône pour sa part montre que l'argenterie sans ornement circulait aussi largement, Baratte 1989b. En dépit de son raffinement elle n'appartenait pas à la même échelle que celle portant un décor au repoussé.

48. Cicéron, *Verrès*², 4, 30.



Quels étaient les décors en vogue? Sans grande surprise, sur les coupes, supports où se déploie le plus grand éventail de modèles, on retrouve les symboles bachiques, quelques scènes érotiques, mais aussi les thèmes champêtres chers aux poètes néotériques. On retrouve aussi quelques scènes mythologiques. Cependant, certaines coupes sortent de ces sentiers battus : elles mettent en scène des philosophes ou leurs maximes, d'autres représentent des portraits appliqués en médaillon, parfois de membres de leur famille mais aussi des représentations des empereurs. Ces scènes restent rares et nous y reviendrons. Les motifs sont donc majoritairement en adéquation avec l'esprit du banquet, détente et propos badins, quand il n'a pas de motif religieux ou officiel. La contemplation de la vaisselle offrait alors des sujets de conversation tranquille.

Lorsque l'on sert un repas dans une vaisselle d'argent de grand poids, apte à tous les usages et d'un travail exquis passe-t-on pour autant aux yeux des ses invités pour un aristocrate? Non, la façon dont on s'en sert est le troisième et le plus discriminant de tous les paramètres. La vaisselle caractérise l'homme, Cicéron soulignait que l'argenterie de Pompée était celle d'un riche honnête homme; tombée entre les mains de Marc-Antoine elle dégénéra de sa splendeur et réapparut cabossée et disparate, car le personnage qui a fait main basse sur ces objets était indigne de leur usage. La fiction peut nous aider à comprendre les bonnes manières de table. Trimalchion, parce qu'il est d'emblée présenté comme une caricature, reste pour nous un guide incomparable. Que sait-on de son rapport à la vaisselle précieuse? On a vu qu'il se gaussait du goût général pour l'*aes corinthium*, mais qu'il se targuait d'en avoir du vrai, alors qu'il ne savait manifestement pas de quoi il retournait. De même il prétend s'y connaître en argenterie et ne pas collectionner pour le prix, seulement en amateur. Ce discours élitiste est celui d'un esthète. Mais la réalité apporte un démenti immédiat à ses affirmations; son service semble sous le signe de la démesure, pesant et encombrant, ses petites cuillères sont des louches, ses coupes sont quasiment des cratères et les esclaves ont du mal à assurer le service. Un plateau tombe et Trimalchion le fait balayer comme un déchet de table.

Un discours parallèle

Certains de ses plats ouvragés ont pour fin de délivrer un message qui intrigue ses hôtes puis alimente leurs conversations, comme le surtout présentant les signes du zodiaque ou son très beau service à boire. Précisément, quel en est le décor? Des scènes mythologiques à côté de combats de gladiateurs. Pour certains objets le travail est de belle qualité, une louche est le cadeau d'un de ses patrons, mais c'est la valeur pondérale qui compte pour lui « *omnia ponderosa* ». Le commentaire



des scènes représentées est l'élément le plus consternant : Trimalchion s'embarque dans une cosmogonie fumeuse, confond Médée et Cassandre, Niobé et Ulysse et ses propos décousus vont à l'encontre même du bon sens : « *pueri mortui iacent sic uti vivere putes* ». Il n'est pas à la hauteur des prétentions aristocratiques de sa vaisselle. Il a tous les moyens du monde mais en méconnaît l'usage ; or, dans les manières de table gréco-romaines, devenir un hôte parfait requérait l'apprentissage de codes innombrables⁴⁹.

Cette critique ne touchait pas que les affranchis et pouvait égratigner des nobles romains dont l'attitude n'était pas conforme à leur décorum. Ainsi, Lucullus est moqué par Plutarque car ses repas sentaient le nouveau riche, avec ses lits de pourpre, ses coupes de pierres précieuses, ses intermèdes musicaux⁵⁰. Plus loin, l'auteur évoque des Grecs dont la délicatesse fut heurtée par le luxe avec lequel ils sont reçus et auxquels Lucullus répond que ce faste n'est pas pour eux mais pour lui. La fameuse anecdote de Lucullus dînant chez Lucullus, qui suit, va à l'encontre des codes romains et grecs, non parce qu'elle révèle un amateur de voluptés, mais parce qu'elle affirme que c'est l'invitant qui est le centre du faste et non l'invité. Lucullus copiait l'apparat des cours hellénistiques et il voulait incarner la *truphè* royale⁵¹. Il ne s'agissait donc pas d'un délire égotiste, mais plutôt d'une politique clairement assumée. L'invitation inopinée de Cicéron et de Pompée à sa table l'illustra pleinement. Les deux hommes voulant prendre en défaut sa légendaire prodigalité s'imposèrent à sa table pour le soir même et le mirent au défi d'organiser un festin sans donner un ordre à ses esclaves. Il ne parvint qu'à leur transmettre une indication, le fait qu'ils dîneraient dans la salle d'Apollon. Cela suffit, car chaque pièce correspondait au rang des hôtes et à la circonstance ; chacune avait un menu, une dépense et un service. Le luxe de la table était le moyen d'une nouvelle politique qui exploitait à des fins personnelles le repas privé comme un élément de promotion sociale ou politique. La vaisselle précieuse jouait son rôle dans cette partition-là. Son utilisation dans le banquet constituait un signal majeur : selon qu'elle était distribuée de façon égalitaire entre les commensaux ou qu'elle était réservée à un cercle d'invités ou encore au seul maître de maison, ce dernier affirmait son point de vue démocratique, aristocratique ou monarchique. L'utilisation de la vaisselle précieuse à des fins politiques ne s'arrête pas à son ostentation dans les banquets privés. Une anecdote évoquée par Laure Passet montre que

49. Pétrone, *Satiricon*, XXIV, 2, XXV, XXXIX, LII, 1-6, cependant, il se mêle à ces prétentieuses largesses, une pingrerie paradoxale, car Fortunata remet sous clef l'argenterie avec soin (LXVII, 2) ; sur les codes de comportement, Nadeau 2010, p. 172-3.

50. Plutarque, *Lucullus*, XL, 1 ; XLI, 1 -7

51. Nadeau 2010, p. 365-6 ; sur l'hostilité de Plutarque à cette pratique.



l'apparat de la table constitue un enjeu public⁵². Elle analyse finement le scandale que déclencha Aelius Tubero lorsque, pour le banquet funéraire public du Second Africain, il fit disposer des lits de bois couverts de peaux de chèvre. Les mets furent servis aux aristocrates présents dans de la céramique, alors que Valère-Maxime le souligne, pour ce type de repas, tout le monde attendait de l'argenterie. La famille de Tubero, nous l'avons vu plus haut, s'était fait une tradition de la frugalité. Le personnage lui-même était un adepte de la première école stoïcienne, qui ne faisait pas de concession aux vanités de ce monde. La rencontre des valeurs ancestrales et des convictions philosophiques suffiraient à expliquer ce choix, mais L. Passet ajoute à ces raisons le poids du contexte. La mort de Scipion intervint dans la période troublée qui suivit l'exécution de Tiberius Gracchus. Les Scipions, apparentés aux Gracques comme à Tubero, étaient au cœur de l'opposition au tribun. Face aux critiques populaires à l'encontre de cette noblesse, il convenait d'être exemplaire, de rappeler les vertus qui ont fondé la véritable puissance de Rome. Ce message d'austérité fut-il compris ? Pas du tout. Le peuple en voulut à Tubero de l'avoir privé d'une manifestation digne de sa grandeur alors même qu'il n'était admis qu'au spectacle du banquet. Cela lui coûta la préture. Du reste les *populares* n'étaient pas ennemis du luxe. Le faste de Caius Gracchus qui dépensa une somme exorbitante pour l'acquisition d'argenterie le montre bien. À l'inverse, les lois qui bridait les dépenses des repas publics étaient impopulaires et un tribun du nom de Duronius se rendit célèbre en les faisant abroger. Il fut sanctionné ultérieurement, en 97, par les censeurs Marcus Antonius et L. Valerius Flaccus dans une ambiance hostile aux *populares*⁵³. Le désir du peuple de jouir du spectacle des tables rutilantes d'argenterie se comprend : comme le disait cent trente ans plus tard Gallus au Sénat, cette opulence est la conséquence palpable de la croissance de l'empire, de ses richesses et du pouvoir de Rome. Par extension, l'argenterie des repas publics est, comme le triomphe, « un spectacle de sa puissance que Rome se donne à elle-même »⁵⁴. La question du décorum des festins publics, si on la creuse, conduit à la façon dont on envisage, ou l'on refuse, les transformations inévitables de l'État romain et de ses élites dirigeantes.

En fait, les opinions des Romains ne sont pas manichéennes et on ne saurait se contenter d'opposer des parangons d'une éthique oligarchique archaïque faisant pauvre chère dans de la vaisselle en terre aux *populares*, démagogues fastueux, engloutissant des sommes scandaleuses dans des coupes ciselées. Lucullus était

52. Passet 2010, p. 51-67.

53. Valère-Maxime, 2, 9, 5.

54. Nicolet 1976, p. 467 et *sq.* à propos du triomphe, mais plus généralement, p. 456-505.



tout sauf un *popularis*; Verrès avait rejoint le camp syllanien et était un protégé des Metelli. Il serait plus juste de dire que la question du luxe de la table évolue au fil des préoccupations des générations. Au I^{er} siècle avant J.-C., la question de la redistribution des richesses paraît centrale mais au I^{er} siècle avant J.-C., c'est celle du pouvoir personnel qui prend le pas. Cependant, les institutions comme le discours politique interdisent de l'envisager de façon directe. Le luxe et la vaisselle précieuse ont pu servir de vecteur à une revendication implicite. Il faut se défier des contresens : ce n'est pas le luxe de Lucullus qui lui confère un rang quasiment royal, mais ce sont sa naissance, ses talents, les services qu'il a rendus à l'État qui en ont fait un *princeps*, le faste n'étant que le reflet de sa *dignitas*.

La question du train de vie et du luxe nous éloigne cependant un peu de la vaisselle métallique qui n'en constitue qu'un élément. Celle-ci, en elle-même, peut-elle véhiculer, même de façon embryonnaire, un discours politique? Certaines pièces de vaisselle jouèrent ce rôle. Ainsi Marius avait une coupe remarquable. En l'utilisant, il se comparait à Liber Pater, revenant vainqueur des peuples de l'aurore. Cette petite mise en scène accompagnait vraisemblablement la campagne d'opinion qu'il mena pour obtenir, en vain, le commandement de la guerre contre Mithridate VI. Il n'en reste pas moins que, par le biais de cette coupe, il est un des premiers *imperatores* à avoir utilisé la thématique dionysiaque pour légitimer des prétentions au triomphe universel⁵⁵.

Quelques œuvres, la patère d'Aquilée, les coupes de Hoby, les coupes Rothschild de Boscoreale, ont donné lieu à des interprétations politiques. La portée de ces dernières reste limitée par l'incertitude où nous demeurons de la personnalité des propriétaires de ces objets et des circonstances de leur acquisition. Cependant certains éléments les distinguent de la production purement artistique. Leur originalité principale vient de ce que les personnages représentés ont les traits de dirigeants romains. La patère d'Aquilée met en scène Triptolème, reconnaissable à son char, tiré par des serpents ailés. Au-dessus de lui, Déméter sur son trône portant le flambeau. Trois petits enfants, deux garçons et une fille, rassemblés autour d'un autel offrent un sacrifice. En Triptolème, on a reconnu le plus souvent Marc-Antoine et dans les trois enfants, la postérité du couple qu'il formait avec Cléopâtre. Cette interprétation n'est pas admise de tous les commentateurs. Cependant, la ressemblance avec le portrait de Marc-Antoine reste troublante, d'autant plus que nous sommes en présence d'un objet d'inspiration et de facture alexandrines. Le fait de représenter le triumvir sous les traits du héros civilisateur, bienfaiteur de l'humanité et favori de Déméter, la dispensatrice du blé, image

55. Valère-Maxime, 3, 6, 6.



parfois utilisée pour évoquer les Pharaons Ptolémées⁵⁶, constituerait un manifeste politique: Marc-Antoine défendait l'intérêt d'un axe romano-alexandrin, alliance attaquée à Rome par ses ennemis politiques. Sur l'une des coupes de Hoby, on a reconnu dans les traits d'Achille, ceux d'Auguste, se laissant fléchir par Priam, cette représentation de la clémence était riche de promesses dans le contexte de l'exécution de l'œuvre que l'on situe généralement au début de l'époque augustéenne, c'est-à-dire de la fin des guerres civiles⁵⁷. Elle appuyait l'œuvre de réconciliation patriotique du nouveau prince.

Sur les coupes de Boscoreale, Auguste et Tibère cette fois sont représentés dans leur propre rôle et sans le filtre de la mythologie. Le *skyphos* d'Auguste porte deux scènes qui se complètent. La première représente le prince en toge avec un *uolumen* dans la main gauche, siégeant sur une estrade et recevant, introduit par un officier supérieur, un groupe de suppliants, des chefs barbares, vêtus de peaux, qui s'inclinent dignement devant lui et lui confient leurs enfants en reconnaissance de sa suprématie. La seconde est encore centrée sur Auguste, toujours dans l'apparat du pouvoir, en toge, entouré de licteurs, mais la scène a cette fois-ci une portée plus symbolique et générale car le prince tient un globe à la main et est entouré d'allégories des provinces tandis que Vénus et le Génie du Peuple romain lui apportent une victoire et une *cornucopia*. L'autre coupe représente d'un côté le cortège du triomphe de Tibère et de l'autre un suovétaurile⁵⁸. Il est manifeste que ces coupes exaltent l'idéologie impériale, de la *clementia et iustitia* du prince, de sa *uirtus* et de sa *pietas*. Auguste est représenté en *cosmocrator* et François Baratte estime que la représentation de la figure du prince rompt totalement avec le discours républicain: loin d'être un *Primus inter Pares*, l'empereur est ici en majesté⁵⁹. Le propos irait même au-delà de celui de la *Gemma Augusta*. Des parallèles peuvent être tracés avec d'autres formes d'expression artistique, les reliefs historiques, les monnaies et les gemmes. On a parfois supposé que la toreutique avait calqué ses modèles sur les reliefs historiques se cantonnant à une reproduction des thèmes officiels⁶⁰.

56. Bayet 1950, p. 68 voyait plutôt un César mais l'intérêt d'assimiler ce pouvoir dans le mythe de Triptolème ne lui avait pas échappé. Möbius 1962, p. 80-97 reconnaît le caractère purement alexandrin de cette interprétation du culte de Déméter. Triptolème garant de la récolte est une interprétation du pharaon. Il y voit une célébration et une héroïsation d'Antoine et de sa famille, peu avant Actium. La Rocca 1984 ne voit pas de relation entre la royauté lagide et le motif mais pense que cela peut être une représentation d'Antoine. Cette interprétation prévaut.

57. Baratte 1986, p. 69-82 et 1991, p. 35-6.

58. Baratte 1991, p. 24-39.

59. Baratte 1991, p. 34, idéologie que développe longuement Kuttner 1995, p. 189-93.

60. Sur la complexité des parallèles qui peuvent être tracés et les interprétations politiques et idéologiques, Kuttner 1995, p. 94-206.



Fr. Baratte plaide au contraire pour l'autonomie artistique des ciseleurs⁶¹. Les témoignages de Cicéron, de Pline, de Martial vont en ce sens : les plus renommés en cet art sont reconnus au rang des grands sculpteurs et peintres. Par ailleurs, les codes de représentation, sur ces objets de prix, sont, comme pour les gemmes, le fruit d'un système de références élaboré qui faisait largement appel à une culture hellénisée et à une tradition politique⁶². Ce discours qui mêle une culture profonde et une audace politique ne s'adresse pas à n'importe quel commensal, il reste dans le cercle des initiés aux arcanes du pouvoir. C'est le reflet d'un art « de cour » qui n'a pas pour mission de convaincre – ce n'est pas un objet de propagande – ; il a pour propos de légitimer. Les coupes de Boscoreale sont les ultimes témoignages d'une tradition dont nous n'avons par ailleurs que des attestations littéraires. Des coupes où étaient enchâssés les portraits des Césars en médaillons étaient offertes aux proches de la famille impériale. L'effigie impériale revêtait une valeur sacrée et elle protégeait les détenteurs ; à l'inverse, faire fondre ces objets relevait du crime de lèse-majesté⁶³.

Conclusion

La vaisselle métallique précieuse conserve donc, au travers des mutations sociales et politiques des deux siècles considérés, une place particulière dans la société romaine et tout particulièrement chez ses aristocrates. En dépit de la banalisation du bronze et de l'argent, la possession d'une belle argenterie, pesante, variée et d'une haute valeur esthétique caractérise toujours les élites. Mais pour être tenu pour véritablement noble, il ne suffit pas d'en être le propriétaire. Il faut en connaître le bon usage, l'adapter au décorum, détenir la culture littéraire et artistique qui permet d'en comprendre la valeur. Il convient de se rendre digne de la dignité qu'elle confère. Comme la vaisselle de prestige était liée dans leur esprit aux royautés hellénistiques et à la suprématie romaine sur elles, les dirigeants romains ont utilisé l'argenterie comme le moyen d'une affirmation personnelle, comme un témoignage de leur propre *truphè*, qui prend la suite de celle des héritiers d'Alexandre. Leurs commensaux devinrent progressivement les familiers d'une cour. Suivant la pente naturelle de cette logique, l'objet a fini par représenter dans son propre décor les aspirations de ses maîtres et par symboliser doublement le pouvoir dont il épouse le discours et dont il est le cadeau.

61. Baratte, 1991, p. 37.

62. Comme le montre, pour une coupe de Berthouville, le commentaire de Picard 1950, p. 74-82, mais rien n'indique en ce cas que les propriétaires aient compris le sens de la représentation.

63. Tacite, *Annales*, III, 70 ; Ennius avait converti une statue de Tibère en vaisselle.



Bibliographie

- Baratte, Fr., « À propos de la valeur de la vaisselle d'argent romaine : valeur métallique, valeur artistique », *BSFN*, 40, 1985, p. 625-9.
- Baratte, Fr., *Le trésor d'orfèvrerie romaine de Boscoreale*, Paris, Réunion des musées nationaux, 1986, 96 p.
- Baratte, Fr., « Remarques préliminaires à un inventaire de la vaisselle d'argent trouvée en Gaule », in Baratte Fr. & N. Duval (eds.) *Argenterie romaine et byzantine, table ronde de Paris 1983*, Paris, De Boccard, 1988, 231 p., p. 85-91.
- Baratte, Fr., *Trésors d'argenterie gallo-romains*, Paris, Réunion des musées nationaux, 1989a, 302 p.
- Baratte, Fr., « Trois vases en argent d'époque républicaine trouvés dans la Saône à Thorey », *RAE*, 40, 1989b, p. 61-74.
- Baratte, Fr., « Arts précieux et propagande impériale au début de l'empire romain : l'exemple de des deux coupes de Boscoreale », *Revue du Louvre*, 1, 1991, p. 24-39.
- Baratte, Fr., « Les objets précieux dans la vie économique et sociale du monde romain à la fin de l'Antiquité », *RN*, 159, 2003, p. 203-16.
- Bayet, J., « Les *Feriae Sementivae* et les Indigitations dans le culte de Cérès et de Proserpine », *RHR*, 137, 1950, p. 172-206.
- Cuvigny, H., « Deux pièces d'argenterie hellénistique avec notations pondérales », *ZPE*, 147, 2004, p. 183-200.
- Dubois-Pelerin, E., *Le luxe privé à Rome et en Italie au 1^{er} siècle après J.-C.*, Naples, collection du centre Jean Bérard, 29, 2008, 338 p.
- Durry, M., « Tacite et le luxe de la table », *REL*, XL, 1962, p. 62-4.
- Gehrig, U., « Le somptueux trésor d'argenterie d'Hildesheim », *Doss. Arch.*, 54, 1982, p. 22-37.
- Giumlia-Mair, A., « Zosimos the Alchemist – Manuscript 6.29 », Cambridge, Metallical Interpretation, in *Bronzi antichi: produzione e tecnologia, atti del XV congresso sui bronzi antichi, Aquileia, 22-26 maggio 2001*, Monographies *Instrumentum*, Montagnac, 2002, 660 p., p. 317-23.
- Kunzl, E., « L'argenterie romaine d'Herculanum et de Pompéi », *Doss. Arch.*, 54, 1982, p. 10-21.
- Kuttner, A., *Dynasty and Empire in the Age of Augustus, The Case of the Boscoreale cups*, Berkeley, U. California Press, 1995, pagination multiple.
- La Rocca, E., *L'età d'oro di Cleopatra. Indagine sulla Tazza Farnese. Documenti e ricerche d'arte alessandrina*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 1984, 141 p.
- Lajoye, P., « Analyse sociale des donateurs du trésor de Berthouville (Eure) », in R. Haussler (éd.), *Romanisation et épigraphie, études interdisciplinaires sur l'acculturation et l'identité dans l'Empire romain*, Montagnac, 2008, 374 p., p. 127-32.



- Lejeune, M., « Le canthare d'Alise. Nouvelles discussions sur les avatars et l'origine du vase », *MMAI*, 66, 1983, p. 20-53.
- Möbius, H., Der Silberteller von Aquileja, in *Festschrift für Friedrich Matz*, 1962, p. 80-97.
- Morel, J.-P., « La vaisselle de table à Rome aux II^e et I^{er} siècles avant J.-C. et au I^{er} siècle après J.-C. Contribution à l'étude du luxe », *Annales de l'EPHE*, IV^e section, 1963-4, p. 328-34.
- Nadeau, R., *Les manières de table dans le monde gréco-romain*, Rennes, 2010, PUR, 490 p.
- Nicolet, Cl., *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, Paris, Gallimard, 1976, 535 p.
- Oliver, A., « L'argenterie d'époque républicaine dans les collections américaines », *Doss. Arch.*, 54, 1982, p. 52-63.
- Passet, L., « Frugalité et banquet offert au peuple à l'occasion de funérailles : la vaisselle de terre et les peaux de bouc de Quintus Aelius Tuberon », *Ktèma*, 35, 2010, p. 51-67.
- Picard, Ch., « Un cénacle littéraire hellénistique sur deux vases d'argent du trésor de Berthouville-Bernay », *MMAI*, 44, 1950, p. 51-82.
- Rabeisen, E., « La fabrication d'objets de Bronze en série en Gaule romaine aperçus techniques et exemples de production », in *Bronzi antichi: produzione e tecnologia, atti del XV congresso sui bronzi antichi, Aquileia, 22-26 maggio 2001*, Monographies *Instrumentum*, Montagnac, 2002, p. 316.
- Veyne, P., « La "plèbe moyenne" sous le Haut-Empire romain », *AESC*, 55, 2000, p. 1169-99.
- Williams, D., *The Warren Cup*, Londres, British Museum Objects in Focus, 2006, 64 p.